

Hester
Fox

LA BERCEUSE
DES
SORCIÈRES

“Un conte obsédant.”

PUBLISHERS WEEKLY

J'AI
LU

La berceuse des sorcières

HESTER FOX

La berceuse des sorcières

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Élisabeth Luc



TITRE ORIGINAL
A Lullaby for Witches

© Tess Fedore, 2022

POUR LA TRADUCTION FRANCAISE
© Éditions Faubourg Marigny, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour les perdus, pour les oubliés
et pour ceux qui n'ont pas eu la chance
de pouvoir raconter leur histoire.*

PROLOGUE

MARGARET

En 1876, en été, j'étais belle. À Tynemouth, sur la côte déchiquetée du Massachusetts, il était facile d'être superbe avec l'air du large qui me rosissait les joues et le soleil qui striait ma longue chevelure châtain de reflets cuivrés. Cela suffisait à me faire oublier – du moins à ne pas me soucier d'être marginale, un objet de curiosité qui faisait l'objet de messes basses quand je parcourais les rues boueuses de notre bourgade.

Ma beauté me manque-t-elle ? Bien sûr. Enfin, ce qui me manque le plus, c'est que les gens me trouvent belle. Cette admiration était pour moi de l'ambrosie qui rendait supportable mon existence par ailleurs solitaire. L'admiration d'un homme en particulier, Jack Pryce, me manque terriblement.

Il venait me voir, derrière la maison de ma famille, quand j'aidais notre bonne à étendre le linge ou quand je désherbais le jardin pierreux.

Il m'apportait un petit cadeau, un caramel entouré de papier paraffiné provenant de l'épicerie de ses parents, une petite fleur verte qu'il avait cueillie parce qu'elle lui rappelait la couleur de mes yeux. Un présent qui me donnait l'impression d'être spéciale, que les ragots affirmant qu'il fréquentait la fille Clerkenwell étaient mensongers.

— La voici ! disait-il en s'approchant, les mains dans les poches, un sourire narquois sur ses lèvres pulpeuses. Ma jolie fleur sauvage.

Il affirmait me surnommer ainsi parce que j'aimais me promener pieds nus dans l'herbe tendre, quand il faisait chaud. J'oubliais alors la tâche que j'étais en train d'accomplir pour l'entraîner loin de la maison, à l'abri des regards. Adossée à un tronc d'arbre, je laissais ses mains s'aventurer sous ma jupe et remonter le long de mes cuisses. Nous atteignions l'extase dans un enchevêtrement pantelant de bras et de jambes, de promesses murmurées d'une voix rauque. La brume marine se mêlait à la sueur, dans ses cheveux, à mes lèvres douces comme deux fruits rouges et à la certitude viscérale qu'il devait m'aimer. Il le devait. Il le devait !

Toutes les bonnes choses ayant une fin, l'été fit place à l'automne avec ses vents mordants et ses gelées meurtrières. Les visites de Jack se firent de plus en plus rares. Au début, il affirma avoir été retenu par son travail au magasin, puis qu'il ne pouvait plus être vu avec une fille qui, selon la rumeur, pratiquait la sorcellerie et la magie

noire au clair de lune. Enfin, un jour de pluie glaciale, alors que même les cris des mouettes ne pouvaient rivaliser avec le hurlement du vent, je compris qu'il ne reviendrait pas.

Le temps qui passe est différent, à présent. À l'époque, il était marqué par les cloches des églises, les anniversaires, les pendules et les fêtes des moissons. Il se mesurait avec mon flux menstruel... jusqu'à ce qu'il cesse et que mon ventre s'arrondisse. Maintenant, ou plutôt devrais-je dire « ici », le temps est fluide comme l'eau qui coule et qui s'insinue dans la moindre faille, le moindre espace vide, tels mon utérus et mon cœur.

Je ne voulais pas abandonner le bébé, quitte à imposer le chagrin et la douleur à ma famille. Le cœur d'une mère est obstiné. Dès les premiers mouvements de vie en moi, je compris que je ferais n'importe quoi pour protéger mon petit.

C'était une folie, je le sais à présent. Une femme de mon genre ne pouvait espérer engendrer un enfant dans ce monde cruel, ni croire en les belles paroles d'un Jack Pryce. Quelle ironie du sort que je n'en prenne conscience que trop tard, une fois que mon sang s'est glacé dans mes veines et que mon cœur brisé a cessé de battre. Une fois que l'homme dont je croyais être aimée s'est penché sur mon corps, à regarder la vie s'arrêter comme un ruisseau qui se tarit. Qu'une fois morte, froide, beaucoup moins belle...

CHAPITRE 1

AUGUSTA

— Coucou !

Augusta jeta ses clés sur la tablette et posa son sac sur une chaise de la cuisine. Naturellement, une pile d'assiettes en équilibre précaire occupait l'évier. Les vestiges d'un repas chinois à emporter traînaient sur la table. Avec un soupir, elle couvrit les restes de film alimentaire et rangea le tout au réfrigérateur. Enfin, elle se laissa guider vers le salon par les sons d'un jeu vidéo.

— Je suis rentrée, annonça-t-elle un peu sèchement aux deux hommes penchés sur leurs consoles.

Doug leva à peine les yeux vers elle et Chris, le petit ami d'Augusta, lui lança une œillade par-dessus son épaule.

— On termine la partie, marmonna-t-il avant de s'acharner de plus belle sur la manette, repoussant une mèche brune de son front en insultant son adversaire.

Chris et Doug n'étaient pas les meilleurs colocataires du monde. Certes, ils payaient leur part du loyer en temps voulu, mais la maison était constamment en désordre. Les jeux vidéo l'emportaient sur les tâches ménagères. C'était sans doute le prix à payer pour vivre avec son petit ami en acceptant que le frère de celui-ci, sans emploi, s'installe avec eux.

— Je suis dans la chambre si tu as besoin de moi, fit-elle, trop fatiguée pour déclencher une querelle à propos du désordre dans la cuisine.

— Tu peux rester nous regarder, proposa Chris sans se retourner.

Elle venait de passer une journée longue et pénible. Entre la climatisation en panne et la découverte qu'il ne lui restait que quatre-vingt-dix dollars en banque après le règlement de son forfait de téléphone, elle n'était pas d'humeur à regarder Chris et Doug se massacrer au bazooka. Elle prit une pomme et se rendit dans la chambre en fermant la porte pour ne plus entendre les détonations et les explosions. Dehors, elle vit passer les phares d'une voiture. Au loin, un chien aboya. La solitude enveloppa la jeune femme tandis qu'elle s'asseyait devant son ordinateur pour consulter des sites d'offres d'emploi.

Malgré son uniforme en synthétique d'un vert écœurant, elle aimait son travail de guide touristique à la Old City Jail, l'ancienne prison de Salem, un bâtiment historique assez proche

de chez elle pour qu'elle s'y rende à pied. En revanche, cela n'avait rien de stimulant. Sa licence d'histoire de l'art décrochée au prix de tant d'efforts ne lui servait pas à grand-chose. Sans parler de son prêt étudiant qu'elle remboursait encore. Le pire, c'était d'avoir affaire au public. Si certains de ses visiteurs s'intéressaient à ses commentaires, l'ancienne prison attirait surtout des touristes qui n'avaient que faire de ses explications et préféraient prendre des photos pour leur compte Instagram qu'en découvrir davantage sur l'histoire des lieux. Quelques jours plus tôt, elle avait dû rappeler à un adulte qu'il ne pouvait entrer avec un cornet de glace. Par la suite, elle avait dû nettoyer ladite crème glacée qu'il avait fait entrer en douce avant de la faire tomber. Et les sorcières ! Les gens s'attendaient à des histoires de sorcières, puisqu'ils se trouvaient à Salem, et peu leur importait que la prison ne date pas de la même époque que les célèbres procès en sorcellerie. Bref, elle rentrait souvent chez elle irritée et frustrée.

Dans l'autre pièce, elle entendit le cri de joie de Chris qui venait de faire sauter la base de Doug. Augusta augmenta le volume de sa musique. La plupart des offres d'emploi dans les musées concernaient la collecte de fonds ou les demandes de subventions. Elle ne pouvait se montrer difficile. La petite voix de la raison lui intimait qu'elle avait déjà de la chance d'avoir un emploi. Titulaire d'un

diplôme d'informatique, Chris se faisait cour-tiser par les entreprises et son poste dans une industrie technologique de Boston lui assurait un salaire et des avantages sociaux.

Alors qu'elle allait éteindre son ordinateur, une nouvelle annonce apparut. Harlowe House, à Tynemouth, cherchait un gestionnaire des collections qui seconderait sa conservatrice. À mesure qu'elle parcourait l'annonce, son cœur s'emballa. Cette propriété ne lui était pas familière, mais quelques recherches rapides lui apprirent qu'elle faisait partie d'un trust dédié à l'héritage d'une famille de marins du XIX^e siècle. Augusta passa en revue les compétences requises : un diplôme d'Histoire de l'art, des études de muséologie ou d'anthropologie et au moins cinq ans d'expérience. Elle devrait gonfler un peu ce dernier critère mais, sinon, ce poste était taillé pour elle. Elle plaça l'annonce dans ses favoris et se promit de mettre son *curriculum vitæ* à jour dès le lendemain matin.

Chris apparut et s'écroula sur le lit à côté d'elle. Il était grand, athlétique, avec des cheveux bruns trop longs. Il portait un tee-shirt délavé à l'effigie d'un groupe de rock et un short.

— Avec Doug, on commande des sandwiches. Tu veux quoi ?

— Vous venez de manger chinois, non ?

— C'était à midi.

Augusta fit l'inventaire de ce qu'elle avait mangé au cours de la journée, combien de calories elle avait consommées et combien d'argent elle pouvait dépenser. Elle sortit dix dollars de son sac et les remit à Chris qui regagna le salon, la laissant seule. Elle prit un livre qui ne parvint pas à l'intéresser et se retrouva sur son téléphone, à jouer à un jeu stupide consistant à former des paires de bijoux pour vider l'écran. Encore un samedi soir de folie...

Durant ses études, Augusta avait eu un groupe d'amis très soudé. S'ils ne passaient pas la nuit en boîte, ils se voyaient souvent pour dîner ou aller au musée. Que s'était-il passé au cours des dernières années ?

Elle le savait très bien, mais son cœur refusait de l'admettre. Chris.

Elle était avec lui depuis la mort de son père. Elle avait croisé cet ancien petit ami du lycée lors des funérailles. Dans la tourmente, elle s'était accrochée à ce visage familier comme à une bouée de sauvetage. Très vite, il était apparu que, au-delà d'une vieille histoire, ils n'avaient pas grand-chose en commun. Mais Chris était fiable et Augusta avait besoin de stabilité. Une année s'était écoulée, puis deux, trois, quatre. Elle avait investi tellement de temps dans cette relation, sacrifié tant d'amis, que rompre aurait été accepter la défaite. Pour sa part, Chris semblait se satisfaire de

ce *statu quo*. Cinq ans plus tard, ils en étaient encore là.

Ce soir-là, Chris s'était retourné en ronflant légèrement pendant qu'Augusta pensait à cette offre d'emploi. Le nom de Harlowe House hantait son esprit, signe d'espoir, promesse de quelque chose de meilleur.

*

Le lendemain, ce fut une véritable torture sans climatisation. Les effectifs étant réduits, Augusta dut enchaîner les visites guidées avec à peine le temps de boire un verre d'eau. Pas moyen, dans ces conditions, d'allumer son ordinateur pour remplir une candidature pour Harlowe House. Malgré le stress et la cadence infernale, son travail à l'Old Jail empêchait son esprit de vagabonder et de s'attarder sur les incertitudes et les échecs de son existence. Peut-être serait-il plus facile de rester ici... Ce n'était pas l'emploi de ses rêves mais, au moins, elle connaissait l'exercice et s'entendait avec la plupart des autres guides. Les boulots de rêve, c'était pour les gosses de riche ayant des fonds de placement et des économies. Il n'y aurait rien de pire que de postuler sans succès. Si elle se retrouvait coincée ici, elle voulait au moins faire comme si c'était par choix. C'était la solution de facilité, le nœud du problème. Si elle était honnête avec elle-même sur ses motivations à jouer la sécurité

professionnelle, quels autres aspects de sa vie devait-elle reconsidérer ? La perte de son père suivie de deux semestres d'absence pour dépression, avant de repartir de zéro à vingt-deux ans, ce n'était pas évident. Serait-elle capable de se jeter à l'eau une fois de plus ?

— Oh la la ! tu es en plein dilemme, toi !
lança une voix familière qui la fit émerger de sa rêverie.

Elle leva les yeux vers ses collègues Maureen et Vin, qu'elle considérait presque comme des amis. Maureen prit place en face d'elle autour de la table ronde. Elle écarta ses longs cheveux noirs de son visage pendant que Vin choisissait un muffin. Maureen avait le teint mat et un regard pénétrant. Ses lèvres pulpeuses lui donnaient un air espiègle.

— Alors ? fit-elle. Qu'est-ce que tu regardes ?

Si quelqu'un d'autre lui avait posé cette question, Augusta aurait sans doute inventé quelque histoire. Or Maureen avait le chic pour inciter Augusta à lui confier ses secrets. Peut-être était-ce la curiosité qui perçait dans son regard acéré, ou l'envie qu'avait Augusta d'impressionner cette fille aux yeux soulignés d'un trait de crayon.

— Une offre d'emploi que j'ai trouvée en ligne. Je pense postuler.

Ses collègues échangèrent un regard. Vin dévorait son muffin, sa chaise inclinée en arrière.

— Enfin ! s'exclama Maureen. On se demandait quand tu commencerais à chercher mieux.

— Ah bon ?

Vin avait le visage hâlé et parsemé de taches de rousseur, sous une longue tignasse brune et bouclée qu'il relevait sur le dessus de sa tête pour travailler, même s'il ne cessait de passer la main dans ses cheveux.

— Ne te méprends pas, on adore travailler avec toi, mais cela fait combien de temps que tu bosses ici ? Deux ans ?

— Trois.

— Trois ans ! La plupart des gens restent un an maximum, déclara Maureen. Tu n'avais pas remarqué ?

— Je ne suis là que depuis le mois de juin et je cherche déjà un autre poste, admit Vin.

Augusta commençait à croire qu'elle était à côté de la plaque.

— Ah oui ?

— Et comment ! Ce boulot est un bon tremplin, mais on ne peut pas rester éternellement. Tu n'en as pas assez de faire tous les jours la même visite ? Moi, j'en ai marre. Je déteste cet uniforme et le fait que Ron veuille que j'aie une coiffure plus « sobre ».

— Moi, je ne fais ça que pour gagner ma vie en suivant des cours du soir de biologie et de chimie. Ensuite, je reprendrai mes études de science médicolégale, renchérit Maureen. Si je suis encore là dans deux ans, je vous

autorise à abrégé mes souffrances. Je ne veux plus répondre à une seule question de touriste sur les sorcières.

Augusta se mordilla la lèvre. Entendre quelqu'un d'autre énoncer ses raisons de ne pas vouloir rester était plus difficile que d'écarter ses propres raisons de ne pas vouloir rester.

— Affiche le formulaire, dit Maureen en s'approchant. Je vais t'aider à le remplir.

Augusta voulut protester, en vain. Quand Maureen était déterminée à faire quelque chose, rien ne l'arrêtait. Augusta se mit donc à l'œuvre tandis que Maureen lui suggérait de gonfler son expérience. Lorsqu'elle se mit à rédiger sa lettre de motivation, Maureen la laissa tranquille et porta son attention sur Vin.

Augusta relut sa candidature avant de l'envoyer. Voilà. Plus moyen de revenir en arrière. Elle ressentit une étrange ivresse car elle avait fait preuve de courage. Son sort était désormais entre les mains de l'univers.

— Tilly a eu ses chatons. Ils sont trop mignons, regarde !

Maureen lui tendit son téléphone.

— Le copain de ma sœur lui en prend deux et Vin adopte le roux et blanc.

— Je vais l'appeler Bruce, précisa Vin avec fierté.

Maureen leva les yeux au ciel.

— Tu ne l’auras pas si tu l’affubles d’un tel nom.

Vin haussa les épaules et reprit sa position précaire.

— Dans ce cas, tu n’auras plus de gâteau indonésien de ma mère.

— Tu n’oserais pas ! souffla Maureen.

— Oh si ! À moins que tu ne me laisses appeler le chat Bruce, triompha Vin.

— Tu es odieux, mais tu sais combien j’adore ta mère, alors c’est d’accord, concéda Maureen en se tournant vers Augusta. Tu en veux un ? Je préfère les confier à des personnes que je connais et non à des gens au hasard, sur Internet.

Augusta regarda à nouveau la vidéo des chatons avant de lui rendre son téléphone à regret.

— J’adorerais en avoir un mais mon mec est allergique. On ne peut avoir aucun animal.

Vin et Maureen la dévisagèrent comme une bête curieuse.

— Tu as un *mec* ? demandèrent-ils en chœur.

— Je...

— Tu ne nous l’avais jamais dit, s’étonna Vin d’un ton réprobateur.

— Ah non ?

Augusta ne s’était pas rendu compte qu’elle n’avait jamais mentionné Chris. Elle ne le cachait pas, loin de là mais, pour elle, Chris représentait un aspect de sa vie bien distinct de son travail. Chris était... il était là, voilà

tout. Et ils ne faisaient jamais quoi que ce soit qui vaille la peine d'être raconté.

Maureen soutint son regard si longtemps qu'Augusta en fut mal à l'aise.

— Je m'en souviendrais.

Un homme robuste en uniforme de ranger et à la mine sévère apparut sur le seuil de la salle de repos, épargnant à Augusta le besoin de s'expliquer.

— Il y a le groupe de quatorze heures dehors et personne pour les recevoir, annonça-t-il en les foudroyant du regard.

Le téléphone de Maureen diffusait toujours la vidéo de chatons.

— Il y a trop de boulot pour prendre du bon temps en ce moment, reprit-il. Vin, attache-toi les cheveux convenablement. Maureen et Augusta, c'est à vous.

Ron parut ignorer le regard assassin au profit de l'assiette de muffins.

— Je m'en charge, s'empressa de répondre Augusta.

Cette visite lui changerait les idées et l'empêcherait de consulter sans cesse sa boîte mail pour voir si elle avait une réponse de Harlowe House. Affichant un sourire forcé, elle salua la douzaine de touristes qui patientaient à l'entrée. Récitant son texte, elle les fit passer de la chaleur de ce début d'automne à l'atmosphère étouffante du hall d'entrée. Elle connaissait si bien cette visite qu'elle aurait pu l'assurer

dans son sommeil. Le sens des mots s'était atténué depuis longtemps.

L'Old Jail était l'un des nombreux musées de Salem. Le bâtiment restauré proposait des visites, ainsi qu'une boutique de souvenirs et de nombreuses occasions de faire des selfies derrière des barreaux. Au contraire d'autres attractions touristiques de la ville, l'Old Jail n'avait aucun rapport avec les célèbres sorcières de Salem. Il n'y avait aucun personnage de cire et, Dieu merci, n'exigeait pas que les guides soient en costume d'époque. Fidèle à sa fonction d'origine, la bâtisse était dépouillée, sans vie, or l'Histoire était censée être vivante, un moyen pour les gens de se connecter avec le passé et d'en tirer des enseignements. Ce ne semblait pas être le cas à l'Old Jail.

Une femme portant un tee-shirt à l'effigie de Myrtle Beach, station balnéaire de Caroline du Sud, et un sac banane à la ceinture interrompit Augusta tandis qu'ils passaient devant les anciennes cellules.

— C'est là qu'on enfermait les sorcières avant de les brûler ?

— On ne brûlait pas les sorcières, répondit Augusta en déployant des trésors de patience. On les pendait. Et cette prison date de 1842, soit 150 ans après les procès en sorcellerie.

La touriste sembla déçue et murmura quelques mots à son compagnon. Lorsqu'ils avancèrent vers le bureau du surveillant, Augusta résista à la tentation de jeter un

coup d'œil sur son téléphone. Si elle décro-
chait ce poste, elle n'aurait plus à répondre à
des questions sur les sorcières posées par des
touristes agressifs.

CHAPITRE 2

MARGARET

Quand les coques se mueront en
clochettes d'argent
Alors mon amour me reviendra
Quand les roses fleuriront au cœur
de l'hiver
Alors mon amour me reviendra.

Extrait de *The Water is Wide*,
chanson traditionnelle écossaise.

Savez-vous ce qu'est la solitude ? La vraie solitude, même au cœur de la foule ? Au sein d'une famille ? Peut-être que si ma mère avait été une sorcière, comme moi, dotée de ses propres pouvoirs, elle m'aurait prise sous son aile pour me guider sur ce parcours singulier. Hélas, ce n'était pas le cas et j'ai dû découvrir par moi-même ma différence, sur un chemin semé d'embûches.

N'étant pas une enfant stupide, je savais qu'il n'était pas normal d'invoquer les esprits

ou de charger les oiseaux de faire mes quatre volontés. L'eau n'était pas censée chatoyer de messages de l'au-delà. J'étais donc différente des filles de mon âge. Comment pouvais-je me livrer à leurs jeux idiots en sachant que les arbres parlent un autre langage et chantent dans le vent ? Comment me soucier des réceptions, des mondanités quand la lune m'appelait à découvrir les secrets de la mer ?

Mon enfance fut sans histoires à défaut d'être normale. On naît sorcière, mais il arrive aussi qu'on le devienne. Les pouvoirs d'une sorcière peuvent se développer au contact de la nature et sa vision s'affine grâce à des rêves nocturnes et éveillés. Je suppose que j'ai toujours porté mes pouvoirs en moi, mais j'ai dû attendre d'être en âge de voir le monde tel qu'il était pour entrer vraiment dans mon univers.

Un jour, je ne devais pas avoir plus de huit ans, je regardais les bateaux rentrer au port quand un pêcheur revint avec un dauphin qui s'était pris dans ses filets et était mort. Sa peau nacrée scintillait au soleil et ses yeux noirs n'étaient que deux fentes mornes. Il y avait une foule d'enfants curieux et d'ivrognes. L'apparition du dauphin suscita un mouvement d'enthousiasme. Une femme élancée au teint hâlé et coiffée d'un turban violet croisa mon regard et le soutint comme si elle lisait mes pensées. Puis elle reporta son attention sur le dauphin.

Toutefois, ce n'était pas ce spectacle qui m'attirait. Je voulais savoir où l'esprit de ce grand animal était parti. Pourquoi ne pouvait-il plus nager et jouer ? Si sa dépouille était bel et bien perdue, un autre réceptacle pouvait-il encore renfermer un soupçon de vie ? J'avais entendu parler de ces hommes qui, depuis quelques années, tentaient de ramener des morts à la vie. On les appelait les *Resurrection Men* car ils volaient des cadavres dans les cimetières et les portaient dans des laboratoires pour tenter de les réanimer. Je n'étais peut-être qu'une petite fille mais je comprenais où résidait le problème. Un corps, une fois mort et en décomposition, ne pouvait receler la vie. Une âme, en revanche, n'avait besoin que d'un réceptacle pour s'épanouir.

Au fil des années suivantes, je réfléchis souvent à cette vérité, mais mon intérêt pour la magie ne se limitait pas à cette question. La vie et la mort, quoiqu'omniprésents, sont plus compréhensibles à travers d'infimes détails, les complexités du monde naturel. Si l'un de mes frères s'écorchait ou se coupait, j'étais fascinée par le sang qui perlait sur sa peau. Si je trouvais un oiseau blessé, je m'empresais d'examiner ses os brisés. Un matin, en me réveillant avec du sang gluant entre les cuisses et mon drap taché, je n'eus pas peur, j'étais simplement curieuse et impressionnée que mon corps soit capable d'un tel miracle. Quand ma mère m'apprit que le corps d'une

femme devait être dompté, ligoté et soumis, je célébrai les rondeurs généreuses de mes cuisses et mes seins, je me délectais de mon flux de sang écarlate, chaque mois, aussi régulier que le cycle lunaire.

Chaque lever de soleil, chaque goutte de pluie était un paradigme de magie, une preuve du miracle qu'était le monde. J'étais particulièrement attirée par les herbes aromatiques que Molly, notre bonne, cultivait dans le jardin. Je cueillais souvent quelques branches de thym ou de romarin pour frotter les tiges odorantes entre mes doigts.

— Ne mange pas ça, me prévint Molly un matin alors que je l'aidais à cueillir du sureau pour la tisane. Ça donne des maux de ventre et des suées quand c'est mal préparé.

J'observai les petites baies rouges d'aspect inoffensif, si simples et mystérieuses. Comment une plante pouvait-elle à la fois donner une infusion réconfortante et être mortelle ? Je harcelais Molly pour qu'elle m'apprenne ce qu'elle savait sur les plantes et les herbes. Quand j'eus atteint les limites de sa patience et de ses connaissances, je me tournai vers les encyclopédies de botanique que me procurait mon frère George. Au-delà du nom latin et de la taxonomie, j'étais guidée dans mes explorations par une intuition profonde. Les plantes me parlaient dans une langue que je comprenais sans l'avoir jamais entendue. Elles me confiaient des secrets,

des choses qu'aucun livre n'oserait énoncer noir sur blanc : comment soigner une peine de cœur et comment la provoquer. Comment mesurer son cycle menstruel en fonction de la lune croissante et décroissante. Comment tomber enceinte, comment empêcher un enfant de se développer dans son ventre. Ma curiosité était sans limite. Très vite, je m'aventurai dans le vaste océan du savoir interdit.

Mes capacités habituelles auraient pu passer inaperçues si je n'avais pas croisé par hasard un homme et une femme, en pleine forêt, alors que je cueillais des fraises des bois. Cachée derrière un arbre, je vis l'homme se plaquer contre la femme en dépit de ses suppliques. Grand et fort, il n'eut aucun mal à avoir le dessus. En les observant, je sentis mon sang bouillonner dans mes veines. Pourquoi les hommes pouvaient-ils prendre tout ce qu'ils voulaient uniquement parce qu'ils étaient plus grands et plus forts ? Pourquoi les sentiments de cette pauvre femme n'avaient-ils aucune importance ? Je me consumais de rage. Serais-je soumise aux mêmes injustices quand je serais adulte ? Étais-je promise à une existence de soumission et de violence ?

Je ne savais pas quoi faire. Je ne pouvais rester là sans réagir. Je surgis de ma cachette et me dirigeai lentement vers l'homme, une main tendue, les doigts tremblants. Au moment où je le rejoignais, il se tourna et m'aperçut. Il afficha alors un sourire satisfait.

— File, petite, sinon ce sera ton tour ensuite.

Je ne bronchai pas. Je me calmai et concentrai ma colère, mon dégoût, jusqu'à ce que mes doigts se mettent à vibrer d'énergie. Au fil des années, mes pouvoirs s'étaient renforcés et j'attendais un moment comme celui-ci pour m'en servir. Des mots jaillirent soudain comme un geyser.

Dans un cri, l'homme fut projeté en arrière et tomba assis sur le sol. Nous échangeâmes tous les trois des regards tandis que des nuages filaient dans le ciel. Les feuilles bruissaient sous le vent. Il régnait un silence particulier. Même les oiseaux s'étaient tus.

L'homme fut le premier à réagir. Il prit ses jambes à son cou et faillit trébucher sur une souche en m'adressant un ultime regard plein d'effroi. Dès que le bruit de ses pas se fut éloigné, je m'adressai à la femme aux yeux écarquillés.

— Si vous vous retrouvez enceinte, venez me voir et je vous aiderai.

J'ignore si elle avait peur à cause de l'épreuve qu'elle venait de subir ou de la scène à laquelle elle venait d'assister. Elle semblait terrifiée, incrédule. Je lui adressai un sourire qu'elle ne me rendit pas. Sans me remercier, elle se contenta de filer dans la direction opposée.

La nouvelle ne tarda pas à se répandre : la fille Harlowe possédait des pouvoirs surnaturels et proposait des remèdes que le médecin de la ville ne prescrivait pas. Les femmes

commencèrent à me rendre visite dans ma cabane, en forêt. Je ne leur demandais pas d'argent en échange de mes prestations. De l'argent, j'en possédais en abondance grâce à mes parents. En revanche, je recueillais les secrets, les ragots, les histoires de mes clientes. Je savais lesquelles trouvaient du plaisir en dehors du lit conjugal et quels maris étaient impuissants. Je savais qui avait des dettes et qui était économe. Je savais que l'époux de Delia Fisk la battait, qu'elle l'aimait toujours et ne voulait que son affection. Lorsqu'elle était venue me demander un philtre d'amour, j'y avais ajouté ce qu'il fallait pour qu'il souffre d'atroces douleurs abdominales. Je ne voulais pas connaître ces secrets pour moi-même. Je voulais un récit des événements qui touchaient la vie de ceux qui m'entouraient. Aux yeux de la société, le mari de Delia Fisk était un homme intègre et généreux qui versait de l'argent à l'orphelinat local. Qui pouvait savoir que, derrière la porte close, c'était un monstre ? Il n'assumait aucune conséquence, ne purgeait aucune peine pour les sévices qu'il infligeait à la femme qui l'aimait. Il était rare qu'un homme soit traduit en justice pour avoir battu son épouse, car les hommes se serraient les coudes, ils se protégeaient. Je recueillais ces secrets et je les consignais par écrit afin que, quelque part dans l'univers, il existe un semblant de justice pour ces femmes.

CHAPITRE 3

AUGUSTA

L'autoroute défilait par la fenêtre du VTC. Augusta avait les mains moites et le système d'air conditionné ne diffusait qu'un souffle tiède dans l'habitacle. Si elle décrochait ce poste, elle devrait trouver un moyen de transport. Elle ne pouvait prendre un Uber tous les jours pour aller travailler.

Avec des « si »... Les emplois à temps plein dans un musée et offrant des avantages sociaux étaient rares. La concurrence était rude. Elle refit sa queue-de-cheval pour la centième fois et tenta de se changer les idées avec son téléphone durant le reste du trajet.

La voiture s'arrêta devant une vaste pelouse, dans la rue principale. Augusta sortit dans la chaleur étouffante. Des touristes arborant sacs de plage, tongs et chapeaux de soleil la croisèrent, profitant de la vague de chaleur de ce début d'automne. Elle était venue à Tynemouth plusieurs fois déjà, quand elle était enfant,

pour la journée, en été. La station balnéaire était réputée pour la pêche et son passé de port baleinier. Elle était très touristique, avec ses hôtels en bord de mer et ses restaurants branchés. Se protégeant les yeux du soleil, Augusta observa l'imposante bâtisse de style géorgien.

Harlowe House constituait une carte postale idéale, de son jardin regorgeant d'hortensias bleus et de lys d'un jour aux tons fauves à son bardage orangé et ses volets blancs. Augusta gravit lentement les marches menant au gazon. Ses boucles dorées frisottaient déjà et son chemisier acheté en solde lui collait à la peau. Si son appréhension ne provoquait pas sa perte, la chaleur s'en chargerait.

Au milieu des touristes et des boutiques des alentours, la maison était d'un autre temps, d'un autre monde. Sans doute était-elle autrefois entourée de bâtisses similaires. À présent, à l'exception de quelques devantures de boutiques en briques, elle était l'ultime survivante de son époque.

— Augusta ?

La jeune femme sursauta alors que la porte s'ouvrait.

— Désolée, je ne voulais pas vous effrayer. La sonnette est en panne et je vous ai vue monter l'escalier. Je suis Jill Wei. Nous nous sommes parlé au téléphone.

Jill était menue, avec des cheveux noirs et raides coupés au carré. Son pantacourt et son corsage fleuri étaient impeccables.

— Ravie de vous rencontrer, répondit Augusta.

— J'adore vos boucles d'oreilles, affirma Jill en lui serrant la main. Vous devez mourir de chaud. Entrez vite ! Il fait une chaleur insupportable.

Augusta l'apprécia d'emblée. Elle se détendit un peu et pénétra dans le musée climatisé où flottait un parfum familier de bois ciré et d'agrumes.

— Nos jours de fermeture au public sont le lundi et le mardi, de sorte qu'il n'y a aucune visite guidée aujourd'hui.

Elle entraîna Augusta dans un hall élégant orné d'une crédence en acajou et de tapis d'Orient. Un escalier majestueux en bois sculpté dominait l'ensemble. Le papier peint était d'inspiration chinoise, dans les tons taupes et gris. Une lumière douce filtrait par la fenêtre située au sommet des marches. En dépit des proportions gigantesques de l'entrée, l'atmosphère était chaleureuse et accueillante. Après les cellules sombres et oppressantes de l'Old Jail, Harlowe House était une bouffée d'oxygène. Jill remarqua l'intérêt de la jeune femme pour les détails historiques et sourit.

— Si nous avons le temps, ensuite, je vous ferai visiter les lieux rapidement. J'ai un rendez-vous à Boston à deux heures, donc cela risque d'être juste. Vous êtes déjà venue ?

— Non, admit Augusta. J'en ai toujours eu envie mais sans en trouver l'occasion.

Jill ne semblait guère s'en soucier.

— Pour l'instant, je vais vous donner la version résumée. Nous avons une donation des descendants vivants de la famille Harlowe. Il y a trois propriétés : Harlowe House, une compagnie de navigation et une résidence à Boston qui abrite aujourd'hui nos archives et une maison d'été non meublée que nous louons pour des mariages et autres réceptions. Le plus gros de la collection se trouve ici, à Harlowe House. En plus de nos visites guidées habituelles, nous faisons beaucoup de sensibilisation communautaire et d'activités publiques.

Elles traversèrent un salon pour gagner une arrière-salle moderne, puis elles montèrent un escalier.

— On pense que les Harlowe habitaient cette maison dès les années 1780, déclara Jill par-dessus son épaule. Mais c'est surtout la quatrième génération, lors de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui laissa son empreinte dans l'industrie de la pêche, dont la pêche à la baleine.

— J'ai lu le nom de Harlowe sur de nombreux bâtiments dans la région, dit Augusta. Je n'imaginai pas qu'il s'agissait d'une seule famille.

— Ils avaient beaucoup d'argent, confirma Jill. Ce qui permet d'inscrire son nom un peu partout.

Le parquet craqua lorsqu'elle introduisit Augusta dans son bureau, au bout d'un couloir. La pièce semblait avoir été une chambre avant d'être transformée en service administratif. Il y avait des moulures au plafond et les murs étaient d'un jaune pâle apaisant. Jill lui désigna une chaise, face à son bureau.

— Je vais chercher notre administratrice, qui assistera à cet entretien. Mettez-vous à l'aise, je reviens tout de suite.

Augusta en profita pour reprendre son souffle et envoyer un bref texto à Chris. En entendant un bruit de pas, elle remit vite son téléphone dans son sac, mais personne n'entra. Elle eut soudain l'impression d'être observée.

— Bonjour, fit-elle.

Pas de réponse. Ce devait être son imagination. Cette sensation s'évanouit aussi vite qu'elle était venue. Bientôt, elle entendit la voix de Jill qui franchissait le seuil.

— Augusta, voici Sharon, notre administratrice.

Elle était un peu plus âgée que Jill. Ses cheveux poivre et sel encadraient un visage chaleureux et bienveillant.

— Et si on commençait ? proposa-t-elle avec un large sourire.

Augusta acquiesça et croisa les chevilles sous sa chaise pour dissimuler ses tremblements.

— Il semble que vous ayez une solide expérience dans le domaine des relations avec le public, dit Sharon en consultant son CV. C'est

très bien. Pourquoi souhaitez-vous changer de direction pour travailler dans les coulisses ?

— Ma formation initiale me conduit plutôt vers les collections. J'ai passé une licence de culture matérielle et arts populaires américains avec pour spécialité la céramique. Mon expérience à l'Old Jail de Salem a été très enrichissante. J'ai beaucoup appris sur la gestion d'un monument historique, mais j'aimerais revenir aux collections. Les objets et les œuvres d'art me manquent.

Elle mourait d'envie de ne plus jamais avoir affaire au public, de pouvoir se perdre dans une collection de merveilles.

Jill et Sharon échangèrent un sourire.

— Vous êtes à la bonne adresse. Dans les années 1820, Elijah Harlowe a importé des tonnes de porcelaine. Ici, la céramique ne manque pas. Une grande partie a été mal cataloguée dans les années 1980. C'est un projet d'envergure qui nous tient à cœur. Vous verriez un inconvénient à fouiller nos réserves pour voir ce qui s'y trouve ? Vous pourriez même monter une exposition.

— Franchement, ce serait formidable, répondit Augusta.

Elle se détendit encore. Elle se sentait à la hauteur de la tâche. La suite de l'entretien fut presque une conversation à bâtons rompus. Augusta était de plus en plus enthousiaste. Elle serait responsable de l'entretien de la collection, de la surveillance des objets

et rédigerait des rapports sur leur état. Elle aurait des collaborateurs qui partageaient sa passion. Jusqu'alors, un tel poste n'était qu'un fantôme. À présent, elle savait que sa place était à Harlowe House.

Dès qu'elle émergea du bâtiment, l'air chaud la frappa de plein fouet. Au lieu d'appeler aussitôt un VTC, Augusta prit le temps de flâner dans les rues pittoresques de Tynemouth. Malgré la chaleur, une douce brise océanique soufflait. Les cris incessants des mouettes lui rappelaient qu'elle était à deux pas de la mer. Sans réfléchir, elle suivit la direction de la plage. Ôtant ses ballerines, elle marcha au bord de l'eau. Les yeux fermés, elle savoura la caresse régulière et rassurante de l'eau fraîche sur sa peau. Depuis combien de temps ne s'était-elle pas baignée ? Les rires des enfants, les aboiements s'atténuèrent et, l'espace d'un instant de bonheur, ce fut comme si le monde s'arrêtait. Elle fut parcourue d'un frisson et, du plus profond d'elle-même, une voix se mit à chanter, au rythme des vagues. *Rentre, rentre à la maison.*

En rouvrant les yeux, elle fut éblouie par les reflets du soleil. Elle avait déjà eu des intuitions, mais celle-ci était différente. La voix provenait de l'intérieur d'elle-même, mais ce n'était pas la sienne. Désireuse de retrouver l'air climatisé et le Wi-Fi, elle regagna la plage et, ôtant le sable de ses pieds, oublia vite.

CHAPITRE 4

MARGARET

C'est un soupir porté par la vague
tourmentée
C'est un cri qui retentit sur la côte
C'est le chant funèbre murmuré dans
l'humble tombeau
Que les temps difficiles ne reviennent
plus.

Hard Times, chanson irlandaise.

Cette maison est à la fois ma prison et une loupe à travers laquelle j'observe le monde physique. Je ne suis peut-être pas capable d'examiner ce qui transpire à l'extérieur de ces murs, mais je me demande si les passants ralentissent, s'ils ressentent des picotements sur la nuque et se sentent épiés, s'ils lèvent les yeux pour ne trouver que le vide.

Elle m'entend, pourtant. Elle vient comme si on l'avait appelée et peut-être est-ce le cas, à certains égards, car ce lieu portera toujours

ma voix dans les rais de lumière et mes désirs dans les lattes du parquet qui craquent sous ses pieds. Comme il est exaltant de savoir que, après toutes ces années, je suis encore capable de lancer une pierre dans l'eau et de créer des ondes ! Avec ses lunettes et ses vêtements sages, elle est modeste, discrète. Si je ne savais pas qui elle est et ce qu'elle recèle, je la remarquerais à peine. Or quand elle entre, un chant résonne soudain en harmonie avec la mélodie qui bourdonne dans la maison.

Elle a faim sans savoir de quoi au juste. Et j'ai tant à donner, à condition qu'elle accepte.

Comment peut-on entendre mon histoire sans me trouver mémorable ?

Par une belle journée ensoleillée balayée par un vent marin frais et vif qui transporte une fumée de bois, je m'aventurai sur la plage pour ramasser des coques.

Outre les mouettes et les agiles bécasses, j'avais en général la vaste étendue rocheuse pour moi seule. Ce matin-là, une silhouette élancée et drapée dans une cape noire était penchée au bord de l'eau telle une balafre sombre barrant le sable clair. N'ayant pas coutume de partager la plage avec quiconque à part un pêcheur de temps à autre, je me redressai fièrement et me dirigeai d'un pas décidé vers la silhouette occupée à ramasser quelque chose sur le sol.



14042

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 6 février 2023

Dépôt légal février 2023
EAN 9782290392676
OTP L21EPLN003535-599225

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion